

## LA NUIT du 31/10 au 01/11

Nous avons passé l'après-midi du 31 octobre chez nos amis CHOIRAL. Il est administrateur adjoint de la commune mixte de Cassaigne, plus particulièrement chargé des questions de sécurité.

Nos habituelles parties de cartes et bavardages ont été interrompus par la visite du Caïd de Ouillis ( plus tard il sera assassiné). Notre hôte est inquiet car la présence de nombreux étrangers à la région lui a été signalée. En nous séparant, il nous demande si nous sommes armés, mon épouse répond négativement, évoquant en bonne cuisinière les outils de cuisine.

Peu après minuit, c'est donc le 1<sup>o</sup> Novembre 1954, nous sommes réveillés par un coup de feu puissant, suivi d'un second (en fait il en eut deux confondus) Nous pensons alors à quelque bagarre entre "indigènes", mais les bruits de la rue nous parvenant de plus en plus forts, nous nous rendons à la fenêtre de mon bureau donnant sur l'une des rues principales.

En face de chez nous, sur le trottoir, se tiennent, RODRIGUEZ ouvrier des Ponts et Chaussées, armé de son fusil de chasse (il sera plus tard enlevé par le F.L.N.), HUE son voisin, le banquier de la Compagnie Algérienne et un jeune homme. Sur la hauteur devant le "bordj" notre ami CHOIRAL demande aux gens de rentrer chez eux. A terre devant notre fenêtre très basse sur la rue, une voix nous dit en arabe d'en faire autant (il y a là un garde de nuit qui, nous le saurons plus tard, a été assommé, et son fusil volé). Convalescent d'une opération subie quelques jours auparavant, bien que la nuit soit très douce, nous retournons nous coucher.

Dans le calme revenu peu après, nous entendons le bruit caractéristique de la voiture (une floride, la seule du village) du docteur Gibert grimpant vers la gendarmerie à environ cent mètres de chez nous.

Chaque matin devant nous reposer, nous écoutons en ondes courtes les informations de Radio Monte-Carlo. Vers sept heures nous entendons avec surprise: "Ici tango-victor, alpha tango, ferme de JEANSON attaquée, ferme MONSONEGO attaquée; suivent d'autres lieux avec des coordonnées en lettres et chiffres pour diverses exactions". La réception se fait sur une longueur d'onde "harmonique" de celle de la gendarmerie, très proche.

Nous comprenons alors la réalité et la gravité des incidents de la nuit et le bien-fondé des inquiétudes de notre ami l'administrateur

A ce point du récit, nous devons nous reporter au témoignage de Jean François MENDEZ tel qu'il me l'a confié et avait été recueilli par le journaliste Léo PALACCIO qui le publia dans l'Echo du Soir (d'Oran) du 09/11/1954.

Laurent FRANCOIS, vingt deux ans à peine libéré de son service militaire, et son ami Jean-françois, vingt ans, tous deux originaires de PICARD, dernier village sur le littoral à l'est de l'Oranie, reviennent après minuit, en "4 CV", d'une soirée dansante passée au "Grand Hôtel" de Mostaganem. Ils ont décidé de faire un détour par Cassaigne car la RN 11, route directe du littoral, est en chantier. Peu après le carrefour de la R.N. 11 et du C.D. 8, leur nouvel itinéraire, se trouve la ferme Monsonégo. Soudain, ils voient surgir dans la lumière des phares un homme, en slip et tricot, gesticulant; il leur crie d'aller chercher du secours. La 4CV stoppe, Jean-François ouvre la portière, deux coups de feux claquent, l'homme s'enfuit dans les vignes, la voiture redémarre. Le pare-brise et la vitre du chauffeur ont été brisés. MENDEZ éponge avec ses mouchoirs le sang de son copain qui a été touché au front.

La 4CV fonce vers Cassaigne et sa gendarmerie, elle s'arrête à quelques mètres de la porte cochère: Laurent frappe à coups redoublés, Jean-François tire la chaîne de la cloche. Le silence paraît des heures, quand soudain un premier tir d'arme de guerre retentit, Laurent dans la lumière des phares est atteint à la tête et s'écroule en hurlant; deux autres tirs quasi simultanés visent Jean-François qui s'était jeté à terre et s'acharnait à cogner du pied au portail, toujours clos.

La prison toute voisine s'éclaire, il semble qu'à ce moment là les terroristes se sachant découverts aient décroché; Jean-François se lève et court vers le village chercher du secours, il dévale le talus du petit bois de pins entourant le Monument aux Morts et se retrouve face à RODRIGUEZ qui a déjà revêtu sa djellaba et pris son fusil de chasse, deux autres gardiens de nuit sont là dont l'un viendra, mal en point s'allonger, sous notre fenêtre. RODRIGUEZ (il sera plus tard enlevé par le FLN) et JEAN-FRANCOIS vont chercher le docteur GIBERT.

A leur retour à la gendarmerie, le portail s'ouvre enfin à la demande du médecin, LAURENT gît toujours inanimé. Il rendra son dernier soupir durant son transport à l'hôpital de MOSTAGANEM. Il sera inhumé à PICARD au cours d'une simple cérémonie où aucune Personnalité n'assista. Nous dirons que pour beaucoup "ça n'était encore qu'un banal fait-divers"

Pendant ce temps à OUILIS, à une quinzaine de kilomètres de là, traversée par les jeunes gens quelques instants plus tôt, les gardes MEHGINI et CERVERO, après des échanges de coups de feu, mettent en fuite des terroristes qui se préparaient à déposer des explosifs dans un trou creusé au pied du transformateur électrique qui alimente le DAHRA. Si l'entreprise avait réussi OUILIS, BOSQUET, LAPASSET, PICARD et CASSAIGNE auraient été plongées dans l'obscurité. On comprit le plan des terroristes lorsqu'on découvrit des échelles dressées contre les murs de la gendarmerie de CASSAIGNE: ils attendaient l'arrêt du courant pour attaquer la gendarmerie qu'ils avaient au préalable privée de téléphone. S'ils s'étaient emparés des armes et munitions quel eut été l'ampleur du massacre des civils désarmés.



Ces actions terroristes concertées ont été déjouées par des actes de civisme et de courage, simultanés par une heureuse Providence; leurs auteurs ont droit à notre éternelle reconnaissance.

Je ne sais si les valeureux gardes-champêtres furent récompensés?

Jean-François MENDEZ reçut la médaille de Vermeil du courage,

Laurent FRANCOIS, cité à l'ordre de la Nation, obtint la Légion d'Honneur à titre posthume. Quant à nous reconnaissons lui au moins le titre mérité mais peut-être dérisoire de **première victime civile Française de la Guerre d'Algérie**

PS/ Nous n'irons pas chercher un témoignage dans le journal algérien " l'Expression" qui dans un l'article du 01/11/2001 écrit "En effet, c'est bien avant l'heure prévue, que la première balle fut tirée, et le premier Français (sic) éliminé à 23h45, le 31 octobre 1954. Cette nuit là le nommé Laurent..."

Le journaliste ajoute ( et **ici la fiction dépasse la réalité**) que la prison civile, le centre des PTT et le poste EGA ont été attaqués.

**NOTA:** lors de nos diverses interventions nous avons rappelé, toujours en vain, le sacrifice du garde forestier BRAUN qui, à la Mare d'Eau près de St Denis Du Sig, fut abattu pour avoir refusé de donner ses armes; coïncidence il était le beau frère de l'oncle de Laurent.FRANCOIS.

André Spitéri